

D A N Y L A F E R R I È R E

de l'Académie française

CETTE GRENADE
DANS LA MAIN
DU JEUNE NÈGRE
EST-ELLE UNE ARME
OU UN FRUIT ?

ZULMA

18, rue du Dragon
Paris VI^e

Première publication : VLB Éditeur, 1993.
© Dany Laferrière, 2015.
© Grasset & Fasquelle, 2016.
© Zulma, 2022, pour la présente édition
(à l'exception du Canada).

Couverture : David Pearson.

Si vous désirez en savoir
davantage sur Zulma ou sur
Cette grenade dans la main du jeune Nègre
est-elle une arme ou un fruit ?
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr

Au romancier James Baldwin,
au musicien Miles Davis,
au jeune peintre Jean-Michel Basquiat,
tous trois morts en Amérique.
La guerre fait rage au Nouveau Monde.*

* Bien sûr, Baldwin est mort en France, mais il a reçu la blessure mortelle en Amérique.

*Je ne renie pas mes origines,
mais je ne m'entends pas bien
avec les autres Nègres.
Je trouve qu'être nègre,
ce n'est pas tout dans la vie.*

Graffiti vu dans
le métro de New York

Écrire en Amérique du Nord

I.

Ceci n'est pas un roman. Je le dis en pensant à Magritte dessinant une pipe et écrivant en légende : « Ceci n'est pas une pipe. »

J'écris ce livre avec des notes prises sur le vif, un peu partout en Amérique du Nord. Dans un train en direction de Vancouver avec cette grosse femme, en face de moi, qui n'a pas arrêté de me dévisager durant tout le trajet, croyant que je faisais son portrait (ce qui était vrai d'ailleurs). Dans un autobus filant vers le sud (Key West), un vendredi ensoleillé... et la mer terriblement bleue des deux côtés de ce pont interminable. Dans ce restaurant végétarien de San Francisco où je n'ai rien mangé à cause de la microscopique chose graisseuse restée au coin de la bouche de cette longue fille assise à trois tables de moi, sur la gauche. Dans un taxi, à la sortie d'une discothèque de Manhattan, à 3 heures du matin (on cherchait désespérément des bagels). Dans les toilettes du Shade (un bar branché de Montréal, sur le boulevard Saint-Laurent, fréquenté par de jeunes comédiennes aux seins métalliques qui vous lancent des clins d'œil au laser) avec cette fille aux cheveux verts qui chialait parce qu'elle n'arrivait pas à trouver la bonne

veine pour se foutre toute la merde dans le corps. En Amérique, on bouge sans cesse. L'espace américain est une invitation à la vitesse.

II.

On m'a commandé un long reportage pour un prestigieux magazine de la côte Est. Ils préparent, semble-t-il, un numéro spécial sur l'Amérique.

— Qu'est-ce que ça peut me faire que l'Amérique ait cinq cents ou quatre cents ou six cents ans!

C'est ce que j'ai dit au type qui m'a joint au téléphone dans ma tanière.

— Fuck l'Amérique, vieux, l'argent est là et c'est un beau paquet à ramasser, prends-le, sinon c'est un autre qui va le faire.

— Pourquoi moi? (Depuis le temps qu'on pose cette question stupide.)

— Oh, je suppose que tu représentes pour eux ce qu'ils appellent « le parfum du mois ».

— Et alors?

— Ils t'ont cherché partout, paraît-il, et voilà...

— Et toi?

Un court moment de silence.

— Disons que j'ai déjà été « le parfum du mois ».

— Longtemps?

— Oui... Ça doit bien faire trois ou quatre mois.

— Seulement!

— Ici, ça va très vite, me lance-t-il avec un rire sec.

— Que veulent-ils exactement?

— Oh, je ne sais pas trop... Je suppose qu'ils veulent un Nègre qui n'est pas d'ici et en même temps qui connaît assez le coin, tu vois ce que je veux dire...

— Pourquoi pas un Américain noir ? je fais sur un ton candide.

— Un Africain américain, tu veux dire, parce que ça a encore changé...

— Quand on cherche son identité dans les mots... Oui, mais pourquoi pas l'un d'eux ?

— Ils ne veulent probablement pas trop de problèmes... Ça ne les intéresse pas, un type qui va tout centrer sur la confrontation Blanc/Noir.

— Alors c'est foutu parce qu'il n'y a que ça qui m'intéresse en Amérique.

— Toi, dit-il en rigolant, disons que c'est la confrontation Blanche/Nègre.

— C'est une façon d'aborder le problème...

— Si tu veux, mais ça se situe dans la section des loisirs. Du moment qu'on ne parle pas d'argent, le Blanc ne se sent pas concerné.

— Tu veux dire le riche.

— Pas de charabia de gauche, vieux, ici le riche est blanc.

— Je déteste travailler sur commande.

— Ça va, tu fais ce que tu veux... N'est-ce pas toi « le parfum du mois » ? Tu te balades un peu, à leurs frais, et tu écris tes impressions, et, vieux, crois-moi, ça paie rudement bien... c'est ça, l'Amérique, conclut-il dans un vaste éclat de rire amer.

— Ah ! Ils respectent tant que ça les écrivains ?

— Tu te fous de ma gueule ?

— Mais non...

— Bon, jette-t-il, ils veulent sortir leur numéro (complètement subventionné d'ailleurs par les fondations Ford, Getty, Mellon, Morgan, Rockefeller, etc., au fond, vieux, tout ça n'est qu'un truc pour payer moins de taxes, mais ça, je te le dis entre parenthèses),

voilà : ils veulent faire un grand chiard et sont prêts, paraît-il, à y mettre le prix.

— Qu'est-ce que je fais alors ?

— Tu les appelles tout simplement et tu dis que tu es d'accord.

— On dirait un truc de call-girl.

— C'est le même principe.

— Hé ! tu ne m'as pas encore dit ton nom ?

— Kunta ! me lance-t-il avant de raccrocher dans un rire sec et amer. Le rire du jeune Noir déjà brûlé par la lumière trop vive de l'Amérique.

III.

Ce n'est pas tous les jours qu'un écrivain nègre branche un autre écrivain nègre sur une piste intéressante, je veux dire un truc qui peut rapporter un peu d'argent. J'ai appelé. En effet, ils voulaient un type avec qui ils pourraient faire un bon deal. C'est ça leur philosophie à tous les niveaux de l'échelle : faire le meilleur deal, c'est-à-dire s'arranger pour payer le moins cher possible. Pour cela, rien de mieux qu'un jeune écrivain qui vient tout juste d'avoir un joli petit succès. Le parfum du mois. Plus naïf que ça, tu meurs ! Et ça se veut lucide ! Et ça se veut cynique ! Et ça discute ! Je suis déjà au téléphone en train de faire savoir au comité éditorial du magazine que la question raciale reste très importante pour moi.

— De quelle manière ? me demande le type à l'autre bout du fil.

— Du point de vue sexuel !

Je ne connais pas un seul Blanc que le sujet de la baise interracial ne fasse pas saliver, pour dire les choses

poliment. Et tant qu'il reste un seul preneur, j'aurai du travail en Amérique.

— Pourquoi ce sujet ?

Ah, l'hypocrite...

— D'abord, il n'y a que ça qui m'intéresse en Amérique du Nord...

Un véritable mantra.

— Nous travaillons sur toute l'Amérique... L'Amérique centrale, l'Amérique du Nord, du Sud, et aussi la Caraïbe, continue-t-il sur ce ton mielleux...

— Écoutez, qui que vous soyez (je l'arrête sec)... Si j'ai choisi l'Amérique du Nord, c'est parce que je n'en ai rien à foutre des Mayas ou des Aztèques. Pour moi, les civilisations mortes ne méritaient plus de vivre.

— Comme vous venez de la Caraïbe, nous avons pensé...

Ah, ce « nous » qu'ils lancent dès qu'ils se sentent un peu coincés !

— La Caraïbe ! Toujours la même connerie ! Les gens doivent écrire sur leur coin d'origine ! (Je le dis pour tout le monde : je suis très sensible sur ce point.) J'écris sur ce qui se passe là où je vis... De toute façon, aujourd'hui, la Caraïbe est à New York et l'Amérique latine, à Miami.

— Oh non, je ne voulais pas dire cela...

— Dites-moi quoi écrire pendant qu'on y est ! je jappe littéralement.

Je le sens, à l'autre bout du fil, faire un bond en arrière.

— C'était uniquement une suggestion.

— J'ai acquis mon indépendance en Amérique en tapant huit heures par jour sur une vieille machine à écrire déglinguée. C'était ça ou l'usine. Ç'a été d'abord ça et l'usine. Et petit à petit, ç'a été seulement ça. Alors

le premier qui essaie de m'enlever des mains ma Remington 22, je lui flanque une balle entre les deux yeux... Je suis dingue et je vise juste.

Bien sûr, j'exagère un peu, si peu, mais ça me plaît drôlement d'enfoncer le clou dans la tête mollement aristocratique de ce jeune homme trop poli qui vient à peine de sortir de Harvard ou d'une de ces universités haut de gamme qui préparent excellemment les jeunes wasp à affamer le tiers-monde depuis Wall Street. Heureusement, ils ne connaissent pas le corps-à-corps, cette forme de combat privilégiée des crève-la-faim.

— C'est d'accord, finit-il par balbutier.

Je n'avais pas encore terminé avec l'explication de mon choix.

— Les Aztèques, c'était quoi au fait ? Hein ? Rien qu'une bande de dégénérés, bourrés de fric, arrogants, pervers, et qui faisaient travailler le peuple à leur place. L'art aztèque ? Le travail de types mal payés. Aujourd'hui, ils sont remplacés par les Américains qui ne sont pas différents. Les Blancs seront un jour remplacés par les Nègres. Les Nègres deviendront à leur tour les pires impérialistes du monde parce qu'ils auront trop souffert. Il ne faut pas remettre le sort de la planète entre les mains de gens qui ont connu l'enfer.

Aucun bruit à l'autre bout du fil. L'ennemi a été écrasé. Il ne me reste qu'à prendre le fort. C'est bien vrai que la guerre fait rage au Nouveau Monde.

IV.

Donc, je suis allé un peu partout en Amérique du Nord. J'ai regardé vivre les Noirs, les Blancs, les Rouges, les Jaunes. Un peu tout le monde, quoi ! Eh bien ! mon

vieux, tout ce qu'on dit de l'Amérique est vrai. Elle intègre tout. Ventre mou de la Terre. Dernier peuple innocent. À côté de lui, les Bochimans font figure de rusés diabolotins. Vous vous dites : Hé quoi ! Il reprend ce cliché éculé de l'Amérique naïve, c'est fini depuis longtemps tout ça, vieux... Eh bien ! mon frère, ça marche encore. La mécanique fonctionne comme si elle était neuve. Faut dire que deux cents ans, c'est à peine un clin d'œil dans l'histoire de l'humanité, vraiment rien. L'Amérique est un bébé trop bien nourri. Un bébé Cadum. Et les Américains vivent entre eux comme si personne d'autre qu'eux n'existait sur ce continent. Sur cette planète. J'ai le sentiment de voir évoluer devant moi, dans la station-service où je fais le plein en ce moment, de magnifiques barbares. Ces jeunes étudiants d'Indianapolis (chaque État a une plaque d'immatriculation différente) qui jouent au football parmi les voitures et les pompes à essence. Ils portent de larges T-shirts aux couleurs de leurs universités respectives. Ils sont blonds, grands, athlétiques. (T'es sûr que t'en mets pas un peu trop, là ? Non, frère, ils sont vraiment comme dans nos rêves.) Chacun de leurs gestes paraît neuf comme si ces jeunes gens n'étaient pas reliés à la chaîne humaine. Ils sont uniques. Ils dévorent des tonnes de hamburgers, boivent des fleuves de Coca-Cola et passent la moitié de leur vie devant la télé. Ils prient tous les dieux imaginables et aussi un seul Dieu. Ils tuent de toutes les manières possibles. Ils ne connaissent pas le remords. Le monde est entre leurs mains comme un jouet d'enfant. Ils le cassent, le réparent avant de le jeter. Ils ignorent le passé et méprisent l'avenir. Seul le moment présent existe pour eux. Ce sont des dieux. Et leurs Nègres sont des demi-dieux.

V.

L'Amérique n'a qu'une exigence : le succès. À n'importe quel prix. Et de n'importe quelle manière. Le mot « succès » n'a de sens qu'en Amérique. Que veut-il dire ? Que les dieux vous aiment. Alors les humains se rapprochent de vous, vous reniflent (le capiteux parfum du succès), vous frôlent et, finalement, dansent autour de vous. Vous êtes un dieu. Un dieu parmi les maîtres du monde. Il vous sera impossible d'aller plus loin. C'est ici le sommet. Le toit du monde. Surtout : on vous regarde. Celui qui regarde en Amérique est toujours un inférieur, jusqu'à ce qu'un autre se mette à le regarder à son tour. Et c'est un regard furtif, rapide, car il y a toujours quelque chose d'autre à sentir en Amérique. Le nouveau parfum, justement.

VI.

Pendant longtemps, les écrivains ont craché sur le succès. On ne pouvait, en aucun cas, être à la fois un bon écrivain et un écrivain connu. Ils se contentaient de tirages minables et restaient de ce fait à la merci des éditeurs, des libraires, de tous les intermédiaires possibles. Et ces mêmes écrivains se permettaient de donner des leçons à tout le monde. Le pire, c'est que cet état de choses n'a pas beaucoup changé aujourd'hui. Quel jeune écrivain aurait l'audace de refuser de publier son premier roman chez Gallimard (je prends le plus prestigieux en France) uniquement parce qu'il trouve le contrat inacceptable ? Il est heureux, au contraire, de donner, presque gratuitement, la chair de sa chair, le sang de son sang, en un mot cinq ans de dur labeur. Et

le jour de la signature du contrat, il réunit quelques amis pour fêter ça. Essayez donc de lui faire comprendre, même gentiment, que Gallimard est d'abord un commerçant (oui, oui) dont le but principal est de vendre des livres (j'espère), le plus de livres possible. Allez lui dire que cette puissante maison possède une armée de comptables et des héritiers nerveux qui passent plus de temps à feuilleter les livres de la comptabilité qu'à lire des poèmes de René Char. Touchez-lui un mot de tout cela et vous le verrez pousser des cris d'horreur. Ce jeune écrivain n'écrit pas pour devenir riche ni pour être connu, il écrit pour être admiré (et c'est déjà une concession, croit-il). Je reste sidéré de voir qu'un tel jeune homme si lucide et si intelligent (selon les propos mêmes de la critique) n'est pas capable de remarquer que, précisément, il y a une relation très serrée entre être connu, être riche et être lu. Plus vous êtes lu, plus vous devenez connu, et plus vous êtes connu, plus vite vous devenez riche. Et libre au bout du compte. Je n'ai jamais perdu de vue cette équation.

VII.

J'ai rempli huit calepins de notes prises sur le vif et j'ai fait des centaines de photos. L'Amérique est une montagne de clichés. Pour faire ce reportage, j'ai suivi la structure des villes américaines. Les grandes villes ne sont pas reliées de manière à former un ensemble, un pays. Elles sont dispersées dans le paysage (New York, Miami, Chicago, Dallas, Washington, Baltimore, Los Angeles, Boston, San Francisco), chacune conservant sa personnalité, son indépendance, son humeur, son style, mais toutes sont travaillées au ventre par le désir

fou d'être une ville américaine. Les petites villes ressemblent carrément à des trous à rats avec les mêmes magasins, les mêmes banques, la même demi-douzaine de restaurants fast-food, les mêmes policiers à tête de lard qui ne s'excitent que le samedi soir, la même chaîne de télé locale complètement tarée (un écrivain racontait dernièrement qu'on lui a posé cette question, tôt le matin, sur une petite station de télé d'une ville du Midwest : « Alors votre livre parle de la nature humaine ? »), le même journal corrompu et les mêmes adolescents totalement abrutis. Qu'est-ce qu'une ville américaine ? La réalité américaine (l'espace, le temps, les gens et surtout les choses) me semble plus proche du cinéma que du roman, du montage rapide que de longs enchaînements, de scènes se télescopant que d'un ordre régulier, de la rage que du courage, de l'instinct que de l'esprit. Si la réalité américaine ressemble à un long métrage, la vie d'un Américain est un vidéoclip.

C'est pour toutes ces raisons que les écrivains américains (je ne parle pas de ces vendeurs de gros paquets de légumes qu'on trouve dans les supermarchés) ont tant de problèmes avec le roman et semblent exceller si puissamment dans les nouvelles. Le roman contemporain américain est, généralement, une collection de textes brefs reliés entre eux par un fil souple et solide (le sentiment d'être américain). Comme la vie d'un Américain est une collection de faits (la sensation du vide). Ce livre n'échappe pas à cette règle.